L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux: 323 rue de Chartres
Entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

TEMPERATURE

Du 24 août 1906.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel. No 121 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
6 h. du matin.	84	29
Midi.....	98	38
3 P. M.....	94	34
6 P. M.....	92	33

NOTRE EDITION DU 1er Septembre

Nous publierons, comme nous en avons l'habitude, le premier Septembre prochain, une édition spéciale qui renfermera des matières de haute actualité en très grande abondance ; édition qui, en vertu de son attrachant intérêt, sera très répandue dans toutes les campagnes de la Louisiane et des Etats voisins.

Elle offrira aux négociants une occasion exceptionnelle de donner de la publicité à leurs affaires : aussi les annonces et les commandes de journaux nous arrivent-elles déjà fort nombreuses tous les jours.

Nous invitons ceux qui désirent des exemplaires de cette édition, dans leur intérêt comme dans le nôtre, à ne pas attendre jusqu'à la onzième heure pour nous livrer leurs commandes.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Une Epitaphe.
Au Temps de la Guerre.
Le départ de l'Impératrice.
Une visite à Bazeilles.
L'Eventail Rose, poésie.
Un Paradis Perdu, Feuilleton du Dimanche.
Mondanités, chiffon.
L'actualité, etc., etc.

Les Equipages de Napoléon III

Les quatre voitures ayant appartenu à Napoléon III, qui étaient au château d'Arenenberg ont été remisées, la semaine dernière, à l'arsenal de Frauenfeld, où se trouvent déjà les deux canons donnés en 1838 au canton de Thurgovie, par celui qui n'était alors que le prince Louis-Napoléon.

Au nombre des quatre équipages, figure la voiture de campagne dans laquelle l'Empereur se rendit au camp prussien après le désastre de Sedan. S. M. l'impératrice Eugénie avait manifesté le désir que cette calèche ne fût plus montrée au public au château d'Arenenberg.

Le question agraire en Russie.

C'est un fait à constater que le gouvernement russe a entrepris plus de réformes depuis qu'il s'est débarrassé de la Douma que pendant la session de cette encombrante et bruyante assemblée. Ni les émeutes sur divers points de l'empire, ni les mutineries dans certains régiments, ni les meurtres répétés commis par les prétendus révolutionnaires, n'ont détourné son attention du but qu'il s'est proposé et qui est de tenir les promesses qu'il a faites au peuple. Il lui a fallu, nécessairement, et il lui faut encore aujourd'hui, rétablir l'ordre où il est troublé, et s'il a quelquefois la main rude on ne saurait le lui reprocher ; la crise que traverse la Russie est assez grave pour motiver des mesures exceptionnelles. Mais en même temps il a maintenu les réformes apportées et a travaillé à en introduire de nouvelles.

On sait que les nombreux députés des campagnes n'avaient d'autre but en entrant à la Douma que d'obtenir le partage des terres. Leur idéal politique n'allait pas plus loin, et ce n'est pas leur faire injure que de dire qu'ils ne comprenaient guère une question d'une aussi haute importance.

Le gouvernement a tenté à plusieurs reprises durant la session de la Douma d'amener la discussion sur cette question, mais chaque fois il s'est heurté aux vociférations des démagogues qui ne rêvaient que le désordre et ne voulaient pas permettre au ministère d'accomplir une œuvre utile dont il tirerait avantage; et à la sottise des députés des campagnes, trop aveugles pour voir où se trouvait leur intérêt et menés par les révolutionnaires.

Il en est résulté que le gouvernement, réduit, impuissant à introduire des réformes, s'est vu dans la nécessité de dissoudre le nouveau parlement ; mais il est démontré aujourd'hui qu'il ne l'a fait qu'à son corps défendant et dans l'intérêt même du peuple. Ce qui le prouve, c'est le fait que les autorités russes se disposent à distribuer des terres appartenant à la couronne aux paysans, comme le réclamaient les maladroits députés de ceux-ci. Et cette distribution va s'opérer sans délai, conformément à un plan soigneusement étudié et offrant toutes les garanties.

C'est donc au gouvernement que reviendra l'honneur d'avoir accompli cette réforme qui peut contribuer considérablement au relèvement de la Russie, d'avoir réglé cette question agraire qu'aucun de ses adversaires ne voulait ou ne pouvait comprendre.

Que cette leçon magnanime que donne le gouvernement russe profite au peuple, afin qu'il envoie à la prochaine Douma des hommes plus éclairés, plus dévoués et plus patriotes pour traiter les affaires publiques. Ils n'auront pas de meilleurs collaborateurs que le gouvernement.

Le violon de Mozart.

On vient de découvrir, dans la Haute Autriche, en possession d'un maître d'école de village, nommé Franz-Joseph Lenk, le propre violon de Mozart, que l'on avait cru vendu en Angleterre.

Ce violon avait d'abord été vendu par l'oncle de Mozart à un haut fonctionnaire nommé Pressel, qui, à son tour le céda au professeur actuel.

Ce violon est fait d'après le modèle d'Amati.

LA Chasse aux Morts.

Quand Arsène Houssaye entreprit, en 1863, ces fouilles qu'on va recommencer pour retrouver, à Amboise, le tombeau de Léonard de Vinci, il lui arriva une aventure assez plaisante.

Depuis dix jours déjà il faisait travailler, creuser des tranchées, piocher partout, quand on lui apprit qu'un très vieil homme habitant près du château du Clos-Lucé, où était mort le peintre de la "Cène" et de la "Joconde," affirmait connaître l'endroit exact de sa sépulture. Mais, par une étrange obstination, il se refusait à l'indiquer :

—Je sais bien où est le tombeau de Léonard, répétait-t il, mais je ne veux rien dire....

Arsène Houssaye courut chez lui, et, à force d'insistance, parvint à lui délier la langue. Le quasi-centenaire consentit enfin à parler. Les recherches avaient été jusque là infructueuses. Il n'était pas impossible, après tout, que le bonhomme eut le secret d'une tradition.

L'écrivain, qui s'était chargé d'une mission difficile, l'écouta avec quelque émotion :

—Allons, venez avec moi, fit le vieillard, se décidant, en prenant son chapeau et sa canne.

A son mutisme avait fait place une certaine loquacité.

—Ce brave Léonard ! dit-il....

Il parlait familièrement du peintre génial, mais l'admiration se traduit comme elle veut.

Arsène Houssaye le considéra avec quelque surprise. Le campagnard était fort âgé, assurément ; pourtant il ne pouvait, tout de même se souvenir d'un événement datant de trois cents ans. Mais, peut-être, s'exprimait il ainsi par ouïe-dire.

Cependant, il abondait en détails sur Léonard ; il contait comment l'incomparable artiste se faisait suivre d'un enfant, qui portait sa boîte à couleurs, il narrait ses habitudes familières, il évoquait cent anecdotes singulières. A l'étonnement d'Arsène Houssaye succédait un légitime scepticisme. Mais l'autre protestait de sa bonne foi, et se fâchait presque qu'on la mit en doute.

On arriva au cimetière, ce qui était assez imprévu, en raison de tous les documents qu'on possédait. Le paysan se baissa, arracha de mauvaises herbes, et découvrit une inscription : "Ci-gît Léonard, artiste peintre...."

Il s'agissait d'un obscur rapin, mort depuis longtemps, mais pas depuis trois siècles, qui avait été employé, en sous-ordre, aux réparations du château d'Amboise.

***

Le testament de Léonard de Vinci, confié au notaire Bourean, daté du 15 avril 1518, désigne clairement le lieu de sa sépulture : "Item, ledit testateur veut être enseveli dans l'église de Saint-Florentin d'Amboise, et que son corps y soit porté par les chapelains d'icelle...." On a aussi l'épitaphe qui dut être gravée sur sa tombe : "Léonard de Vinci. Que dire de plus ! Son génie divin lui mérita de mourir dans les bras d'un roi, etc. "Entre parenthèses, cette mort dans les bras de François Ier n'est rien moins que prouvée. Le monarque se borna sans doute, un jour qu'il rendait visite au glorieux peintre, à l'aider à se soulever sur son lit. On a encore une lettre de son disciple Melzi, racontant ses funérailles.

Mais l'église Saint-Florentin a été démolie en 1808 et sur son emplacement on a planté des arbres après avoir exhaussé le sol. En 1863, Arsène Houssaye, assisté d'une peintre d'histoire, M. Verbres, de l'intendant du château et d'un inspecteur des Beaux Arts, dut donc faire creuser profondément pour reconnaître les fondations. Il existait encore, alors, un jardinier, nommé Fonjon, qui avait été témoin de la démolition de l'église. Il assura qu'il restait, dans les caveaux, quelques cercueils de plomb.

On retrouva, au bout de quelque temps, un pan de mur, des fragments de statues, des dalles brisées. On continua les recherches et on découvrit un escalier menant à un caveau bien conservé où l'on rencontra trois tombeaux. Un seul portait une inscription encore lisible se rapportant à la fille d'un seigneur de Cast. Puis ce fut une enveloppe de plomb, contenant un cœur, et, un peu plus tard, un cercueil d'enfant, où l'on voulut voir la dépouille d'un fils de Charles VIII.

Après un long travail de déblaiement, à l'endroit où avait été le chœur de l'église, et où avait poussé, depuis, un magnifique cerisier, on aperçut un tombeau autour duquel il y avait des pierres recouvertes de vestiges de peintures à fresque.

***

Dans ce tombeau était un squelette, ayant, à côté de lui, un récipient à parfums. Des médecins constatèrent que ce squelette était celui d'un vieillard : huit dents étaient encore aux mâchoires, quatre en haut et quatre en bas. Près de la tête, on recueillit quelques cheveux d'un blanc jaune, et, aux pieds, des débris de sandales ; une assez vive émotion s'empara des chercheurs quand on releva un écu à l'effigie de François Ier sans barbe, le François Ier du temps de Léonard.

Le crâne était puissant. On le compara avec un dessin représentant le maître à l'âge où son large front s'était dégarni ; on pouvait ainsi suivre le dessin de la tête. L'enthousiasme aidant, on se persuada qu'on était en présence du corps de l'universel artiste — le génie le plus complet de son époque.

Cet enthousiasme redoubla quand on mit à jour un fragment de dalle tumulaire — où, après une minutieuse étude, on crut voir ces trois lettres "I. N. O." — presque le nom de Vinci. Un autre fragment de dalle donna, au milieu d'arabesques, "E. O." —une partie du nom de Léonard avec un peu de bonne volonté.

"Mais, a écrit Arsène Houssaye, mon opinion était déjà faite : le squelette, qui mesure cinq pieds six pouces, rappelle la taille de Léonard de Vinci ; le crâne est la représentation fidèle du portrait qu'il a fait de lui-même, à la sanguine, peu d'années avant sa mort."

***

La joie d'Arsène Houssaye ne put, cependant convaincre tout le monde. Ces fouilles avaient été entreprises avec passion, sans doute, mais, comment dirais-je ? dans un esprit plus romantique que scientifique. Les fragments de dalles pouvaient se rapporter à des pierres tombales différentes, ce qui était même fort probable, à la diversité de leur ornementation. "E. O." pouvait être un prenom latin, "I. N. O." le commencement d'un mot. Les indices mêmes donnés par le squelette étaient un peu vagues.

Il faut bien que le monde savant n'ait pas partagé l'avis d'Arsène Houssaye, tout en rendant hommage à ses efforts, puisque les recherches vont recommencer. A tout prendre, elles feront faire, vraisemblement, quelques découvertes archéologiques intéressantes.

Oserais-je, quant à moi, émettre une opinion peut-être subversive ? A ces recherches, je n'attache pas une très grande importance, au moins quant à leur objet particulier. Il m'a toujours semblé que le culte des grands hommes était dans l'admiration de leur œuvre et des manifestations de leur génie, et non dans des ossements qui sont ce qu'ils eurent de périssable et par quoi ils ressemblent aux autres mortels. Qu'importe leur poussière ? Ce qui nous touche seulement, à la vérité, c'est l'enseignement de la beauté qu'ils donnèrent, c'est le souvenir de leurs sublimes conceptions, c'est leur exemple....

Mais ce doit être là, en effet, une théorie anormale, car elle est fort peu partagée ; car, de Paul Jones à Dugusy Trouin ou à Goldoni, on n'a jamais tant dérangé les morts dans leur grand sommeil, pour chercher quelque dépouille illustre. Et ceux-là mêmes dont on connaît la sépulture, qui reposent dans des caveaux connus, ne sont pas à l'abri des curiosités de la postérité. Rappelez vous certaine visite, en corps, ressemblant un peu, en vérité, à une partie de plaisir, et beaucoup à une inutile profanation, à la tombe de Rousseau et de Voltaire, au Panthéon. Sans qu'on eût grand'chose de nouveau à apprendre, on ouvrit leur cercueil, on arracha les débris de leur suaire et on se passa leur crâne de mains en mains ; ce fut un cérémonie aussi courue qu'une grande première, et où il fut de très bon genre d'avoir été convié....

En dépit de l'érudition des commissions italienne et française, nommées pour retrouver ce qui peut subsister de Léonard de Vinci, la découverte souhaitée est d'ailleurs fort problématique, en raison des travaux de nivellement de l'église, il y a près de cent ans. Mais cette découverte aurait elle lieu, j'avoue que je serais beaucoup plus intéressé si, sans ce macabre appareil, on arrivait à trouver, à Amboise, quelque peinture, quelque carton, quelque dessin encore inconnu du prodigieux artiste de la Renaissance....

Les aveugles et la poste anglaise.

En vertu de la loi votée par le Parlement, le directeur général des postes anglaises vient de prendre des mesures de faveur pour le transport de tous les livres et papiers à l'usage des aveugles. Un livre imprimé en caractères Braille étant plus lourd et plus volumineux qu'un livre ordinaire, les aveugles étaient réellement désavantagés, et le directeur général a résolu d'accorder des réductions considérables sur l'affranchissement. Un volume simple pesant trois et quatre livres anglaises ne paiera plus qu'un penny et demi au lieu de six pence. Un volume complet (qui en fait quatre en caractères Braille) ne payera plus que six pence au lieu de un shilling 4 p. 5 d. ou deux shillings. Tout envoi devra porter l'étiquette : "Littérature pour aveugles", avec le nom et l'adresse de l'expéditeur, et être disposé de telle façon qu'on puisse immédiatement inspecter le contenu. Cette mesure entrera en vigueur le 1er octobre.

Une maladie terrible.

Il est douteux que vous ayez jamais entendu parler de la phtiriase.

Cette maladie étrange, dont l'antiquité et le moyen âge donnent tant d'exemples, existe encore aujourd'hui, et le docteur Lauvergne a, dans une observation que cite la "Chronique," étudié le cas d'un journalier normand, alcoolique invétéré, qui, pour s'être endormi sur le gazon à côté d'une charogne, fut à son tour envahi par la vermine. Bientôt les vers pullulèrent dans sa chair au point de lui ronger les yeux, les narines et les oreilles ; son corps fut bientôt sillonné comme une carte de géographie, et il mourut dévoré jusqu'aux tendons.

CRESCENT

C'est dimanche prochain, en matinée, que la nouvelle troupe Baldwin Melville débute au Crescent. La pièce d'ouverture choisie est "By the Right of the Sword".

La vente des places commencée jeudi indique un succès.

WEST END.

Le concert classique donné hier par l'orchestre du professeur Fischer a été très goûté par les milliers de personnes qui s'étaient rendues au bord du lac pour se reposer de l'accablante chaleur de la journée et se distraire.

Le vaudeville a été également très applaudi.

L'ESPRIT DES AUTRES

Dans un salon, un vieux monsieur désabusé soupire :

—La vie n'est qu'un "calvaire."

Un autre, qui s'attendait à être décoré et dont l'espoir a été déçu, riposte piteusement :

—Je ne suis pas de votre avis, car je trouve, au contraire, qu'il est bien difficile d'obtenir la.... "croix !"

Contrefacteur devant le commissaire fédéral.

Le commissaire fédéral Chiapella et ceux qui se trouvaient à son tribunal hier matin en entendant un nommé Phil Oster, arrêté ces jours derniers, plaider coupable d'avoir en sa possession des pièces de monnaies fausses d'un montant de $19.50, ont été très surpris.

Le commissaire a fait donner lecture de la loi qui punit la contrefaçon, mais Oster a persisté à se déclarer coupable, disant, toutefois, qu'il n'avait pas fabriqué les pièces fausses.

Jesse Brown et Andrew Robertson ont déclaré qu'il y a environ trois semaines Oster leur a donné un dollar pour payer des boissons, leur promettant 25 cents s'ils réussissaient à faire passer la pièce, mais qu'en s'apercevant que cette pièce était fausse ils avaient refusé.

Le 22 août le caporal de police Dunn et l'agent Barker ont arrêté Oster dans sa chambre, rue Saratoga, et trouvé sous son oreiller $19.50 en pièces de 50 cents fausses.

Les outils, moules, etc., dont se servait Oster ont été présentés à la cour comme pièces à conviction.

La suite de l'affaire a été renvoyée au 30 août à cause de l'absence de l'attorney fédéral Foster.

L'incendie de Covington.

L'incendie qui a éclaté l'autre nuit, vers minuit, à Covington, a causé des dégâts plus élevés qu'on ne pensait tout d'abord. Ils s'élèveront au moins à $50.000, et le montant des assurances est insignifiant.

La cause de cet incendie qui a jeté l'effroi dans la paisible petite ville est inconnue ; on l'attribue à divers accidents, le renversement d'une lampe, une cigarette jetée imprudemment, etc., mais on ne sait rien de précis, et il est probable que cette cause ne sera jamais connue.

Huit bâtiments situés sur la rue Centrale ont été successivement la proie des flammes, et nul doute que l'incendie n'eut pris de grandes proportions si quelqu'un n'avait eu l'heureuse idée de jeter un baril de poudre dans la blanchisserie d'un Chinois au moment où les flammes l'attaquaient.

L'explosion a détruit la blanchisserie, mais le bâtiment en briques qui lui faisait suite n'a pas été atteint.

A un moment l'inquiétude a été très grande à Covington. La population entière, réveillée par le sinistre, a pu craindre une conflagration générale, surtout à cause de l'insuffisance de l'eau.

Les membres de la compagnie de pompiers et de nombreux résidents ont héroïquement lutté contre l'élément dévastateur, et c'est grâce aussi à leurs efforts qu'on n'a pas aujourd'hui à déplorer un désastre.

Un an de travaux forcés.

Julia Hall, une femme de couleur récemment convaincue de tentative de meurtre et blessure avec un couteau, a été condamnée hier par le juge Chrétien à un an de travaux forcés.

ATHENEE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1906-1907.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

"Le féminisme — sa raison d'être ; son influence dans l'avenir."

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er Mars 1907 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or, si le comité trouve le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Il ne devront pas dépasser 20 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpetuel,
BUSSIERE ROUEN.
P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans

Feuilleton

— DE —

L'Abeille de la N. O.

No 3 Commencé le 23 août 1906

SANG ROUGE ET SANG BLEU.

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR CHARLES MÉROUVEL

PREMIÈRE PARTIE

LE POIDS D'UNE FAUTE

I

L'HOMME AUX LUNETTES BLEUES

(Suite.)

Grand, bien tourné, il était brun ou plutôt châtain foncé, sans barbe, rasé comme un gentleman anglais avec des traits à la fois doux et fiers, le teint clair et frais et des yeux vifs, pleins d'intelligence et de franchise.

Il portait un mince ruban rouge à sa boutonnière.

—Une famille qui a fait un rude chemin en cinquante ans, pensa Goussart. Il est loin, le temps où le père Barroux était chaudronnier à Granville. Son échoppe, à ce qu'il paraît, ne ressemblait guère au château de la Forge, sa première étape dans le chemin de la fortune. Maintenant le fils a son hôtel à Paris, des usines partout et combien de millions !....

Le cavalier arrivait auprès du greffier.

Il s'arrêta, lui tendit la main comme aux autres, avec un sourire, et lui demanda :

—La santé, mon vieux Nic ?

—Tout à la douce, comme vous voyez, monsieur Pierre.

—Les yeux ?....

—Faiblards !

—Ça vous va ces lunettes ?

—Oui et non.... C'est à cause du soleil.... Une idée du docteur Charron, vous savez bien, le médecin de Saint Brice....

—Parfaitement.

—Vous êtes à Lignères, monsieur Pierre ?

—Depuis deux jours.

—Tiens ! fit malicieusement le greffier, justement comme le marquis d'Arville. Il est arrivé en même temps que vous.

—Je le savais.

—Vous êtes venus ensemble, peut être ?

—Presque.

—Vous allez chez lui ?

—Justement.

—On dit que ça ne va pas fort, ses affaires ?

Le cavalier fit un geste d'ignorance et déclara discrètement :

—Je n'en sais rien du tout.

L'ancien dragon continua :

—Il paraît qu'il va y avoir nombreuse compagnie au château. On attend du monde.... Ce soir ce sera plein comme un œuf. Il y a mademoiselle Madeleine d'abord.... naturellement.

Le greffier, sous ses lunettes qui lui cachaient les yeux, dévisageait le jeune homme.

Une légère rougeur passa sur les traits du cavalier.

—Tiens ! tiens ! se dit Goussart, est-ce qu'il y aurait quelque chose de ce côté là ?

Mais déjà Pierre Barroux s'était remis.

Ce fut du ton le plus naturel qu'il affirma :

—Une adorable personne, mon vieux Goussart, et bonne à regarder. C'est comme un bouquet de roses.

—En effet.

—Et quelle excellente nature !

—Elle ne manquera pas d'amoureux, c'est plus que certain.. Un peu fière pourtant !

Le jeune homme sourit.

—Une grâce de plus ! dit-il.

—Est ce qu'on n'a pas parlé déjà de mariage pour elle ?

Piere Barroux, surpris, demanda :

—Je ne vois pas....avec qui ?

—Avec son cousin le baron de Vayran, d'abord.... Un monsieur dont on ne dit pas de bien..

L'effet fut instantané.

La rougeur mal dissimulée par le cavalier, une première fois, devint plus visible.

Il balbutia :

—Non, je n'en ai rien entendu dire.

—Tant mieux. Ce serait un rude péché de la donner à un être comme celui-là !.... Tous les vices !.... Vous allez déjeuner avec elle ?

—C'est possible....

—Les affaires ?....

—Toujours bonnes, mais elles nous donnent bien du mal. C'est à peine si je peux m'absenter....

—Heureusement vous avez votre brave M. Vidieu avec vous... Il va bien ?....

—Solide comme un pont.

—En voilà un qui en a abattu de la besogne dans sa vie !

—Oui, fit gravement le jeune homme. Son père et le mien étaient camarades et grands amis. Ils ne se sont jamais quittés. Claude a vécu avec eux ; il a été formé à leur école qui était la bonne. Il est pour moi comme le meilleur des oncles, un oncle un peu jeune....

—Combien a-t-il de plus que vous ?

—Quinze ans, dit le cavalier.

Et changeant de sujet :

—Votre fille ?

—Colette !

—Ne m'en parlez pas. C'est à peine si je l'entrevois. Vous savez bien qu'elle est plus souvent chez le marquis que chez moi. Vous allez la trouver au château. Elle et mademoiselle Madeleine, elles ne se quittent pas.... Moi ça me prive, comme vous pensez. J'aimerais mieux ma fille à la maison que chez les autres, mais est-ce que je suis le maître ? Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'elle prendra des goûts de grandeur, et après ?

—Ne vous plaignez pas, c'est une perle, une vraie !

Le cavalier tourna la tête de son cheval vers la grille du château en disant :

—J'oublie l'heure.

—Vous êtes attendu ?

—Oui. A la revue !

Il mit son alezan au grand trot et ne tarda pas à s'enfoncer sous les voûtes de feuillages de la grande avenue de chênes et d'ormeaux où il disparut.

Le greffier songeait :

—Il a rougi. Est ce qu'il penserait à la fille du marquis par hasard ? Une fameuse aubaine pour les d'Arville ! Les millions de usinier remplumeraient cette famille que je voudrais à terre, écrasée, honteusement déchue ! Allons donc ! Son ami Vidieu, un rude homme, ne le laisserait pas faire.... Et pourtant elle est bien belle, cette Madeleine :

Pierre Barroux arrivait devant l'imposante façade du château.

Un spectacle enchanteur l'y attendait.

Au balcon du premier étage deux jeunes filles, blondes l'une et l'autre l'accueillaient d'un petit salut des mains et de la tête.

La plus grande, — avec très peu de différence, — la plus délicatement distinguée, c'était Madeleine d'Arville ; l'autre, d'un blond un peu moins clair, d'une taille aussi svelte, aussi admirablement proportionnée, c'était la petite-fille de l'ancien régisseur du domaine, la fille de cette malheureuse Hélène Auvray, morte depuis longtemps, et, aux yeux de la loi, celle de Nicolas Goussart, l'ancien marchef de dragons devenu greffier de la justice de paix du bourg.

Leur naissance les avait placées loin l'une de l'autre.

Les hasards de leur enfance une protection occulte, les avaient rapprochées, élevées avec presque autant de soins, formées avec une égale sollicitude.

Deux radieuses créatures qui semblaient s'aimer de toute leur âme !

Le cavalier souriait, extasié devant cette apparition.

L'arrivée d'un palefrenier vint l'en distraire.

L'homme s'emparait de la bride du cheval, tandis qu'un valet chambre prévenait le visiteur.

—M. le marquis attend monsieur dans son cabinet.

Pierre Barroux sauta légèrement à terre, jeta un dernier regard au balcon et dit :

C'est bon.... J'y vais.

Presque aussitôt, le bruit d'un automobile qui s'approchait d'une vitesse folle, vertigineuse, se fit entendre dans le lointain.

Colette se tourna vers Madeleine et lui dit :

—Des amis qui vous arrivent, ton frère sans doute.... Il ne sera pas seul.... Ton cousin de Vayaran l'accompagnera....

—Tu crois ?

—Depuis quelque temps ils sont toujours ensemble, et ce n'est peut-être pas ce qu'il y a de mieux.

—Pour qui ?

—Pour ce pauvre Gaston !

—Qu'as tu donc contre M. de Vayran ?

—Moi !.... fit Colette ; rien, une idée !

Mademoiselle d'Arville avait froncé le sourcil.

Elle rentra vivement dans sa chambre et passa dans son cabinet de toilette pour cacher son émotion.

Son visage était devenu rouge d'abord et ensuite d'une pâleur extrême.

Colette, sans remarquer son trouble, vint la prendre en disant :

—Ils arrivent !

Elle entraîna son amie dans l'escalier et, de là sur la terrasse.